

# MÉMOIRES

SUR

# VOLTAIRE,

Et sur ses Œuvres,

**PAR LONGCHAMP ET WAGNIÈRE,**

SES SECRÉTAIRES;

*Suivis de divers écrits inédits*

DE LA MARQUISE DU CHATELET, DU PRÉSIDENT HÉNAULT,  
DE PIRON, DARNAUD BACULARD, THIRIOT, etc.,

TOUS RELATIFS A VOLTAIRE.

TOME SECOND.

**PARIS,**

**AIMÉ ANDRÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,**

QUAI DES AUGUSTINS, N<sup>o</sup> 59.

**1826.**



**NOUVEAU**  
**DIALOGUE DES MORTS,**

**PAR**

**LE PRÉSIDENT HÉNAULT.**



# AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

---

CET opuscule a été trouvé dans les papiers de *Voltaire*, avec une apostille de sa main qui en indique l'auteur. On y voit à la fin une espèce d'allégorie relative à sa réception à l'Académie française, ce qui fait présumer qu'il a été écrit après l'année 1746. On y fait aussi allusion à une fête donnée à Bellebat, en 1724, dont la description est dans le tome XII de l'édition in-8° des *OEuvres de Voltaire*, imprimée à Kehl. Le président *Hénault*, qui était fort gai dans sa jeunesse, aimait les chansons et en faisait d'assez jolies. Plusieurs couplets de cette fête étaient de lui. Les interlocuteurs du dialogue qu'on va lire sont *Voltaire* et le curé de Courdimanche, les deux principaux personnages avec lesquels le président avait figuré dans le divertissement de Bellebat, dont il rappelle diverses particularités. C'est sans doute de cet opuscule que parle le président *Hénault* dans une lettre à *Voltaire*, du 12 mai (sans indication d'année), où il dit : « Voici une espèce de farce qui vous amusera peut-être, ne fût-ce que par le souvenir. Je vous l'envoie dans la sécurité qu'elle ne sera que pour vous, premièrement par la fidélité que je vous con-

nais ; et puis, parce que cela ne peut être plaisant que pour vous, et que les acteurs et les témoins n'y sont plus. »

Par la même lettre, le président dit qu'il joint dans l'envoi un *divertissement dont la musique est charmante*. Il est très-probable qu'il parle du *Temple des Chimères*, dont les paroles étaient de lui et la musique du duc de Nivernais. Cet ouvrage, imprimé en 1758, semble indiquer la date de la lettre ; ce qui pourtant ne prouve point que le dialogue soit de cette année. L'auteur pouvait l'avoir écrit dans un temps plus voisin de la réception de *Voltaire* à l'Académie.

Le château de Bellebat, occupé par la marquise de *Prie*, était sur la paroisse de Courdimanche, entre Étampes et Fontainebleau.



NOUVEAU  
DIALOGUE DES MORTS.

---

DE L'ÉGALITE DES CONDITIONS.

---

ARGUMENT.

LE curé de Courdimanche était un original, grand ivrogne, grand chansonnier ; et quelles chansons ! Nous nous en amusâmes beaucoup dans un voyage que nous fîmes chez madame la marquise *de Prie*, à Bellebat, où se trouvait *M. de Voltaire*. Nous mîmes dans un lit ce curé, à moitié ivre ; nous lui fîmes faire son testament. *M. de Voltaire* vint l'assister à la mort. Par reconnaissance, le moribond le nomma son successeur à la cure de Courdimanche ; tout cela en couplets fort agréables, qui ont été imprimés, et qui faisaient une espèce de fête telle qu'on en imagine à la campagne.

Il a fallu cette explication pour entendre le dialogue suivant, dont les interlocuteurs sont *M. de Voltaire* et le curé de Courdimanche, qui se rencontrent dans les Champs - Elysées.

VOLTAIRE, LE CURÉ DE COURDIMANCHE.

VOLTAIRE.

EH quelle joie ! Ne vois-je pas mon ami le curé de Courdimanche ?

LE CURÉ.

Comment ! seriez-vous monsieur *de Voltaire* ?

VOLTAIRE.

Assurément.

LE CURÉ.

Je vous trouve encore maigri.

VOLTAIRE.

Et moi je vous trouve fort engraisé. Ah ! que je suis aise de retrouver mon illustre prédécesseur (1) !

Parlez-moi un peu de vous ; j'arrive, vous êtes le premier homme de connaissance que j'aie encore rencontré. Quel canton habitez-vous ici ? Sans doute vous êtes au séminaire des Champs-Élysées.

LE CURÉ.

Cela devrait être, mais on a refusé de m'y recevoir.

VOLTAIRE.

Bon !

LE CURÉ.

Oui ; il y a ici un homme qui fait le nécessaire, qui se mêle de tout, et qui m'a empêché d'entrer.

(1) Dans la fête de Bellebat, le Curé, à l'agonie, résigne sa cure à *Voltaire*.

VOLTAIRE.

Et quel est cet original-là ?

LE CURÉ.

C'est le curé de Saint-Sulpice (2). Il a appris une certaine aventure qui m'est arrivée avec vous, et il m'a traité fort durement.

VOLTAIRE.

Et quelle aventure ?

LE CURÉ.

Comment ! vous ne vous en souvenez pas ?

VOLTAIRE.

Pas trop.

LE CURÉ.

Eh ! c'était à Bellebat, où se faisait la noce de madame *de Monconseil*. Tout le monde était arrivé pour la messe, j'étais même habillé ; il s'agissait d'arranger je ne sais combien de papiers, des publications de bans, des certificats, des extraits baptistaires, des permissions... que sais-je, moi ? je ne pouvais en venir à bout, on s'impatientait ;

(2) C'était alors le célèbre *Languet*. On connaît l'art merveilleux par lequel il savait se procurer des ressources extraordinaires pour l'achèvement de son église, ce qu'il osa entreprendre n'ayant encore que cent écus à y employer.

vous montâtes à l'autel, vous m'arrachâtes les papiers.

VOLTAIRE.

Ah ! cela est vrai, je m'en souviens ; à telles enseignes que vous vous en allâtes tout en chasuble, vous promenant dans l'église, et faisant des couplets pour les mariés.

LE CURÉ.

Eh bien ! quel mal y a-t-il à cela ?

VOLTAIRE.

Pour moi, je n'y en trouve point.

LE CURÉ.

Et puis encore, n'a-t-on pas été dire à ce curé de Saint-Sulpice que, par plaisanterie, on m'avait fait mettre dans un lit, comme si j'avais été à l'agonie (il est vrai que j'avais un peu bu), et que vous me fîtes faire ma confession en chansons, et qu'ensuite je vous résignai ma cure, et que tout le village célébra votre bien-venue. Y a-t-il rien là contre les canons ?

VOLTAIRE.

Comme nous ne les avons lus ni l'un ni l'autre, je ne puis vous en rien dire. Mais enfin, mon cher curé, où êtes-vous actuellement ?

## LE CURÉ.

J'ai été me présenter dans bien des endroits, où j'ai vu des couronnes de laurier, ce qui est la glorieuse parure des poètes. Il était bien naturel que j'y fusse reçu. Bon ! on m'a ri au nez. J'ai voulu insister, c'était des moqueries..... ! Eh ! de quel droit, s'il vous plaît ? N'ai-je pas entendu dire qu'ici tous les hommes étaient égaux ? et en effet, je comprenais que cela devait être, parce que n'y ayant plus de besoins, on n'y a plus que faire de personne, et qu'on se suffit à soi-même. Pourquoi donc est-ce qu'il y a des gens qui font les fiers, qui ne se laissent pas accoster par tout le monde, et à qui les autres paraissent déférer ? Expliquez-moi cela, mon cher monsieur *de Voltaire*, vous qui êtes si savant.

VOLTAIRE.

Comment donc ! vous vous avisez de raisonner ?

LE CURÉ.

Ce n'est pas raisonner que cela, c'est questionner.

VOLTAIRE.

Et depuis quand, s'il vous plaît, réfléchissez-vous ?

LE CURÉ.

Depuis que je suis à jeun.

VOLTAIRE.

Je vous dirai tout cela une autre fois, je n'ai pas le temps à présent.

LE CURÉ.

Oh ! je vous en prie. Est-ce que vous seriez honteux de causer avec moi ?

VOLTAIRE.

Je ne dis pas cela.

LE CURÉ.

J'ai vu que vous causiez avec monsieur le marquis de Livry ; et parce que je ne suis pas un grand seigneur.....

VOLTAIRE.

Vous avez raison. Eh bien donc, vous avez oui dire qu'ici tous les hommes sont égaux : cela veut dire que l'inégalité établie par les préjugés en est bannie. Par exemple, un roi qui n'en a que le nom, n'y est pas plus considéré que le moindre de ses ci-devant sujets ; mais ne croyez pas qu'il en soit ainsi des vertus et des talens ; et cela était bien juste. L'Elysée venge le mérite qui s'est vu négligé dans l'autre monde. On n'ôte pas son chapeau à Nabuchodonosor quand il passe.

LE CURÉ.

Parbleu ! je le crois bien, c'était une bête.

VOLTAIRE.

Et l'on se range, quand on voit Aristote; on tourne le dos à l'empereur Claude, et l'on salue Virgile.

LE CURÉ.

Je commence à comprendre.

VOLTAIRE.

C'est-à-dire, mon ami, que ce que l'on ne tenait dans cet autre monde où nous avons vécu, que du hasard, que de la naissance, que des richesses transmises par succession, tout cela ne donne plus de distinction dans ce pays-ci. En un mot, les égards n'y sont point forcés; et comme aussi l'envie en est bannie, le seul mérite, la seule vertu y règlent les rangs. Cela ne se pouvait pas dans le monde que nous avons quitté.

LE CURÉ.

Eh pourquoi? Cela aurait été aussi juste que dans celui-ci.

VOLTAIRE.

Point du tout. Dans l'autre monde il y a des passions, et comme tout le monde y voudrait être le maître, il a fallu convenir de certaines règles auxquelles, sans raisonner, on fût obligé de se soumettre, sans quoi l'on aurait toujours été en

guerre : entendez-vous, mon cher curé ? Dans la vie, tous les rangs sont réglés, et pour le bon ordre, on en a banni l'égalité. On adore les rois de l'Asie, on se prosterne devant leurs ministres, on respecte les grands, et ainsi de suite. Cela est juste, c'est un hommage que l'on rend aux lois, parce qu'ils en sont les instrumens, et que, comme des liens de fer, ils contiennent, resserrent, affermissent la masse des bâtimens. Mais à quoi l'on n'est pas obligé, c'est de les estimer, s'ils n'en sont pas dignes. On rend des respects extérieurs, et c'est l'ordre de la société, mais on en est quitte pour cela. Ici, au contraire, un noble de mille ans n'est pas plus noble que vous, et on ne le regarde pas, au lieu que Périclès, La Fontaine, Solon, Homère, Charles V, Henri IV, le chancelier de l'Hôpital, et autres de cette espèce, voilà les grands de ce pays-ci.

LE CURÉ.

Mais comment s'accorde-t-on ici à reconnaître leur mérite ? car j'entendais dire autrefois que l'on disputait tout aux plus grands hommes, et que....

VOLTAIRE.

Je vous l'ai déjà dit, mon cher curé, c'est qu'ici il n'y a plus d'envie.....

LE CURÉ.

Tout cela est bel et bon ; mais tout franc, j'au-

rais mieux aimé être Nabuchodonosor là-haut que d'être Virgile dans ce pays-ci : là-haut on est en chair et en os, et on jouit réellement ; ici nous ne sommes que de la fumée.

VOLTAIRE.

Et comptez-vous pour rien la réputation ? Virgile était doublement heureux. Il jouissait dans l'autre monde de l'estime de ses contemporains, et en même temps il pensait à la grande réputation qu'il laisserait après lui.

LE CURÉ.

Après lui ! Et de quoi cela guérit-il, dès qu'on n'y est plus ?

VOLTAIRE.

Oh ! c'est que de son vivant on jouit d'avance de ce qui nous survivra : comprenez-vous cela ?

LE CURÉ.

Pas trop ; je m'applique à le comprendre....

VOLTAIRE.

Un homme illustre se transporte par avance dans la postérité ; il s'y voit admiré ; on y parle sans cesse de lui ; ses ouvrages sont dans la main de tout le monde.

LE CURÉ.

Mais il n'y est pas, lui.

VOLTAIRE.

Si fait. L'espérance, le désir de l'immortalité est un sentiment, et il n'y a rien de plus réel qu'un sentiment, car nous ne sommes que cela. Est-ce que si vous aviez fait de beaux sermons, vous n'auriez pas été bien aise qu'ils fussent imprimés?

LE CURÉ.

Oui dà.

VOLTAIRE.

Est-ce que, s'ils ne l'avaient pas été de votre vivant, vous n'auriez pas bien recommandé à votre héritier de les rendre publics?

LE CURÉ.

Cela est vrai; et pourtant il me semble que c'est une grande folie.

VOLTAIRE.

Point du tout; parce que l'on se transporte en esprit dans l'avenir, que l'on croit y être; et dès qu'on le croit, on y est.

LE CURÉ.

Ma foi! ma foi!

VOLTAIRE.

Oui certes. Vous voyez, mon cher curé, que je ne dédaigne pas de causer avec vous. Que conclure

de tout ce que j'ai dit? C'est qu'il n'y a rien de si faux que de prétendre que tous les hommes sont égaux; c'est tout le contraire; ils ne le sont ni dans ce monde-ci ni dans l'autre. Dans l'autre, les titres, les richesses rompent l'égalité; dans celui-ci, c'est le mérite.... Mais en voilà assez, parlons un peu d'autre chose. Ce marquis de Livry que vous m'avez nommé tout-à-l'heure, qu'est-il devenu?

LE CURÉ.

Bon, vous ne savez pas ce qui lui est arrivé?

VOLTAIRE.

Eh! comment le saurais-je?

LE CURÉ.

Oh bien! quand il est venu ici, comme Pluton savait qu'il avait été premier maître-d'hôtel du roi, il a voulu le faire souper, par honneur, avec Proserpiné. Vous vous souvenez combien il disait de gravelures là-haut, quand il était ivre. Il n'a pas manqué d'en user de même à ce banquet infernal; il en a tant dit, tant dit, que Proserpine, qui est sage comme une image, lui a jeté son assiette à la tête; Pluton, qui ne pouvait s'empêcher de rire, l'a chassé par les épaules, et on l'a fait échanson de Tantale.

VOLTAIRE.

Châtiment politique.

LE CURÉ.

Cela est malin.

VOLTAIRE.

En vérité, mon cher Curé, je trouve ici encore de meilleure compagnie que dans l'autre monde.

LE CURÉ.

Vive la joie, monsieur de Voltaire!

VOLTAIRE.

Parlez-moi un peu de quelques autres de nos connaissances.

LE CURÉ.

Il y a ici le gros Berthelot, le frère de Pléneuf, qui était le père à madame de Prie. Il n'y a plus rien à gagner pour eux sur les vivres, car les ombres vivent de rien; aussi ces messieurs s'ennuient. Ils auraient bien voulu ferrer la mule chez Pluton; mais Minos y a mis bon ordre. Je me ris de ces drôles-là; nous sommes ici tous à la même table. Savez-vous une chose, monsieur de Voltaire? Ceux qui ont été de bons vivans dans l'autre monde, et qui n'ont fait de mal à personne, continuent la même vie dans ce pays-ci; ils s'imaginent boire et manger: c'est comme s'ils le faisaient encore; car, d'après ce que vous disiez tantôt, cela re-

vient au même. Quant aux autres, qui ont cherché à nuire, ils sont au pain et à l'eau A propos, savez-vous comment on traite ici les gens que vous appelez à bonnes fortunes ?

VOLTAIRE.

Eh bien ?

LE CURÉ.

Il y en a un qui s'est avisé d'écrire à Proserpine.

VOLTAIRE.

A Proserpine ?

LE CURÉ.

Oh ! ces gens-là n'y vont pas de main morte. Vous savez que Proserpine ne sait ni lire ni écrire.

VOLTAIRE.

Je ne savais pas cela.

LE CURÉ.

Elle a donné cette lettre à lire à sa fille de chambre, mademoiselle Tisiphone, qui a été la porter tout droit à Pluton.

VOLTAIRE.

A Pluton ?

LE CURÉ.

A Pluton lui-même. Heureusement il n'est point jaloux, et il s'en est diverti ; mais, pour apprendre à vivre au galant, il l'a condamné... Devinez à quoi !... à copier des lettres galantes du *Cheva-*

*lier d'Her.....* (3), et on disait hier que cela le corrigerait.

VOLTAIRE.

Je n'en doute pas. Dans l'autre monde, on se serait contenté de le condamner à les lire. Mais revenons à vous.

LE CURÉ.

Rebuté de ce que l'on ne voulait de moi nulle part, j'ai rencontré un bouchon, et, comme bon sang ne peut mentir, j'y suis entré... Cela est étonnant, on connaît dans ce pays-ci tous les gens qui arrivent. On est venu me sauter au cou.

VOLTAIRE.

Et qui cela ?

LE CURÉ.

Un homme assez mal vêtu, à la vérité, et qui avait un fouet à la main.

VOLTAIRE.

Le cocher de monsieur de Verthamont, je parie.

LE CURÉ.

Justement. Oh ! nous sommes ensemble à merveille.

(3) Ouvrage peu estimé de Fontenelle. Si ce dialogue n'a été écrit qu'en 1758, Fontenelle n'existait plus ; il était mort dans l'année précédente, à l'âge de près de cent ans.

VOLTAIRE.

Je le crois. Mais, me direz-vous des nouvelles de quelques-uns de nos amis ? Auriez-vous rencontré par hasard madame de Prie ?

LE CURÉ.

Oui, je l'ai rencontrée bien loin d'ici, mais je n'ai pas osé l'approcher : savez-vous qu'elle était entre Catherine de Médicis et Marion de Lorme ?

VOLTAIRE.

Cela est plaisant.

LE CURÉ.

J'ai demandé par quel hasard : on m'a dit que c'était Rhadamante qui l'y avait envoyée.

VOLTAIRE.

Cela est bien honorable pour elle.

LE CURÉ.

Oh ! point du tout. On m'a expliqué cela. C'est une punition. On dit que c'est à cause qu'elle avait fait l'entendue dans l'autre monde, et qu'elle gouvernait l'État sans y rien comprendre, qu'on l'a mise auprès de Catherine de Médicis, qui est une maîtresse femme celle-là, en qualité de fille de garde-robe ; et, pour lui rendre également justice, on l'a faite la véritable compagne de Marion de Lorme,

que l'on dit avoir été une drôlesse. Mais parlez-moi un peu de vous, et que je vous questionne à mon tour. Je sais bien de vos nouvelles, car vous êtes connu ici comme Barrabas dans la Passion. Est-il vrai, ce qu'on dit ?

VOLTAIRE.

Quoi ?

LE CURÉ.

Que vous étiez le bon ami d'un bandit qui ne va jamais à confesse.

VOLTAIRE.

Comment ?

LE CURÉ.

Oui; on l'appelle le roi de Prusse. C'est un enragé qui est sorti de son village, et qui a détrôné tous les rois de l'Europe.

VOLTAIRE, *éclatant de rire.*

Bon !

LE CURÉ.

On dit aussi que vous avez été vous établir chez des sauvages qui ne vont point à la messe; mais cela est-il bien possible ?

VOLTAIRE.

Et que dit-on encore ?

LE CURÉ.

N'en est-ce pas assez ? On dit aussi que vous

avez fait tant de métiers, tant de vers, tant de prose, tant d'histoires, un poème fort grave qu'on appelle, je crois, épique; des tragédies qui faisaient pleurer tout le monde, vous que j'ai vu si jovial! Fi! cela n'est pas de vous.

VOLTAIRE.

Et à qui avez-vous entendu dire tout cela?

LE CURÉ.

Oh! c'était en bonne compagnie. A la vérité, j'étais derrière tout le monde. Mais comme tout ce pays-ci n'est qu'un jardin, je me suis approché librement d'un endroit fort agréable, où l'on m'avait dit que se tenait un conseil. Effectivement, il y avait un grand banc de gazon, sur lequel une vingtaine de personnes au moins étaient assises. Je me les suis fait nommer, et j'ai écrit leurs noms. D'abord il y avait un aveugle (\*) qui était le président; cela ne vous donnera pas une grande idée du reste. A côté de lui un nommé Salluste, et puis Virgile, qui avait l'air assez malpropre, et puis un nouveau venu qu'on appelle Newton, et puis un vieillard qu'on appelle Sophocle, avec un autre dont j'ai peut-être estropié le nom; mais il me semble que c'est Euripide; et puis un égrillard qui me revient beaucoup, c'est Anacréon: on dit

(\*) Homère.

que j'ai beaucoup de son air ; je ne sais pas s'il a été curé. Venaient ensuite quelques Français, Corneille, Molière, Racine, Quinault, La Fontaine, et un Anglais qui a bien l'air d'un fou (\*\*), mais qui pourtant a travaillé sur le Paradis ; il faut que ce soit un bon chrétien. J'en oublie sûrement.....

VOLTAIRE.

Eh bien, mon cher ami, que faisaient-ils là ?

LE CURÉ.

Ils jugeaient. Il y avait des avocats qui plaidaient comme des enragés.

VOLTAIRE.

Contre qui ?

LE CURÉ.

L'un contre l'autre.

VOLTAIRE.

Et pourquoi ?

LE CURÉ.

Vous allez le savoir. Les uns parlaient pour les poètes, les autres pour les historiens, d'autres pour les philosophes. Il s'agissait de savoir lequel des nouveaux venus remplirait une place auprès d'eux ; si ce serait à l'histoire, à la philosophie, à la poésie que l'on donnerait la préférence. Il y avait long-

(\*\*) Milton.

temps qu'on n'y avait vu de poètes. Il s'est levé un homme, comme qui dirait un avocat-général. On le nomme Boileau, lequel a dit qu'il ne fallait pas se presser, et qu'il fallait attendre qu'il vînt une ombre qui fût tout cela à la fois, parce que cela tiendrait la place de trois. C'a été une huée de la part de tout le barreau, comme si cela n'était pas possible; c'était comme à l'audience du bailly de Bellebat. Ils allaient aux opinions, et enfin...; mon cher monsieur de Voltaire, que je vous embrasse..., je n'y tiens plus..., j'en pleure de joie.....

VOLTAIRE.

Et de quoi?

LE CURÉ.

C'est que, quand tous ces messieurs ont repris leur place, j'ai entendu l'huissier crieur (il me semble qu'on l'appelle maître Thiriot) nommer à haute voix : Voltaire! Quelle joie, mon cher successeur, quelle joie! J'espère bien, au moins, que vous me ferez avoir là quelque petite place, en faveur de l'ancienne connaissance. On dit qu'il y a un certain \*\*\*, leur greffier (4), dont ils ne sont pas trop contents, qui veut corriger toutes les pièces

(4) Celui qu'on désigne ici est évidemment Mirabaud, secrétaire perpétuel de l'Académie française, mort à Paris, le 24 juin 1760, âgé de 85 ans. On lui reprochait de tronquer les poèmes italiens dans les traductions françaises qu'il en a données. Il vivait encore quand ce dialogue fut écrit, et par ménagement, le président Hénault a laissé son nom en blanc.

des anciens.... Oh! pour moi, je ne corrige personne. ... Mais ne voilà-t-il pas que l'on vient vous chercher pour vous installer! Adieu, embrassons-nous, et souvenez-vous de moi dans votre gloire.

FIN.